

Pierre Béhel

Les liens du sang

Roman

Les liens du sang

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.com>

Version papier imprimée par :

The Book Edition

630 rue des Bourreliers

ZAC de Moulin-Lamblin

59320 Hallennes-Lez-Haubourdin

<http://www.thebookedition.com>

Les liens du sang

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

Les liens du sang

Les liens du sang

La ville de Morbourg et sa région ont déjà été présentées dans la série baptisée *Morbourg* (*L'ombre des étoiles*, *L'ombre du jeu*). Certains éléments, tant narratifs que de décors, vont donc faire écho à cette série dans le présent roman. Mais les histoires ne sont pas directement liées.

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Les liens du sang

Les liens du sang

1

Pendant qu'elle ramassait ses affaires sur le comptoir du vestiaire, deux policiers, un homme grand et mince avec une femme blonde costarde coiffée à la garçonne, entrèrent en montrant leurs cartes professionnelles au gardien. Elle ne se retourna qu'un bref instant. Ils étaient là pour elle, elle le savait. Elle signa le registre. Tout était en ordre.

Le stylo n'était pas même posé que les deux policiers étaient à côté d'elle. L'homme à gauche, la femme à droite. Ce fut la femme qui parla la première. En fait, l'homme ne parla pas du tout jusqu'à leur séparation.

« Carole Colbosc ? »

« Oui, c'est bien moi » soupira la jeune fille.

« Nous t'emmenons à la gare routière. Tu as dû trouver un ticket dans tes affaires, dans une enveloppe... »

« Oui, je l'ai. Mes parents m'ont envoyé le ticket pour les rejoindre, en effet. »

« Nous sommes là pour nous assurer que tu quittes bien la ville. N'oublie pas plusieurs choses. Tout d'abord, tu ne dois pas remettre les pieds à Morbourg dans les dix prochaines années, sinon c'est ici même que tu reviendras. Ensuite, tu as eu la chance d'être mineure.

Les liens du sang

Cette chance, tu ne l'auras plus dans moins de deux ans. Tes parents ont déménagé pour te permettre d'avoir un domicile en dehors de la ville. Là aussi, tu as beaucoup de chance. Je croise bien des filles dans ton cas qui n'ont pas cette chance. Alors, elles restent ici, le plus souvent. Enfin, nous sommes encore en été, tu as la fin des deux mois de vacances scolaires pour tout remettre en ordre dans ta petite tête. En Septembre, tu vas reprendre l'école au lycée de Saint-Alban. Personne ne te connaît là-bas. A toi d'être discrète. Le déménagement de tes parents, par exemple pour bénéficier du bon air de la campagne, peut être la cause de ton changement de lycée. C'est pratique. »

« Oui, c'est pratique. »

Carole Colbosc baissa les yeux. Pratique. Elle ne devait pas s'énerver. Mais ce n'était pas cette flic qui allait devoir vivre dans un trou paumé avec des parents qui n'allaient plus la lâcher d'une semelle. Déjà qu'avant... Enfin, bon, d'accord, elle avait déconné. Maintenant, comme avait dit le juge, il fallait repartir sur de meilleures bases.

La flic lui essuya, avec un index, une larme qui coulait sur sa joue tout en lui remontant le menton avec le pouce. La flic souriait comme une mère sourit à son gamin qui a fait une grosse connerie mais qu'il faut réconforter.

Les liens du sang

« N'oublie pas que nous partageons le même prénom. Essaie d'en être digne. Personne ne sait aujourd'hui ce que tu vas devenir. Il ne tient qu'à toi de devenir quelqu'un de bien. Ce n'est pas parce qu'on a fait une connerie en étant gamin que sa vie est foutue. »

Le policier homme fit un geste du menton en montrant sa montre.

« Oui, tu as raison. Allons-y ou la demoiselle va rater son autocar. »

Ils sortirent par le portillon piéton. La voiture banalisée était garée juste en face. Il y avait un troisième flic dedans qui attendait, assis sur le siège passager avant. Quand le portillon se referma, c'est toute l'immense porte en métal, celle qui ne s'ouvrait que pour les fourgons ou les livraisons, qui trembla, renvoyant un bruit de gong sinistre. Le bruit d'une porte de prison.

Les deux Carole montèrent à l'arrière de la voiture. Le policier prit le volant. La voiture démarra. Carole Colbosc gardait son sac de voyage sur ses genoux. Il n'était pas lourd. Il n'y avait pas grand'chose dedans.

Dans le véhicule, pas un mot ne fut échangé. Tout avait été dit. Carole Colbosc regarda Morbourg par la fenêtre de la voiture. C'était sans doute la dernière fois qu'elle voyait la ville où elle était née. Dix ans. Dix ans d'interdiction de séjour. Autant dire, quand on a à

Les liens du sang

peine plus de seize ans, toute une vie. Ils ne passèrent pas par la côte. Carole Colbosc ne revit pas la mer.

Mais la flic Carole avait raison, oui, Carole Colbosc savait qu'elle avait eu de la chance. Même si ses parents devenaient encore plus insupportables. Même si toute la famille avait dû s'exiler. Et puis, ce n'était pas comme si des amis auraient voulu la revoir. Sans doute personne de Morbourg ne chercherait à la revoir.

L'autocar pour Criquebourg attendait à la gare routière, sur le côté de la gare ferroviaire. Le policier qui conduisait resta au volant, la voiture s'étant arrêtée dans un endroit potentiellement réservé aux pompiers. Le deuxième homme descendit pour accompagner la policière et Carole Colbosc.

Ils veillèrent qu'elle monta bien dans l'autocar. Et ils restèrent tous les deux à côté jusqu'à son départ, une dizaine de minutes plus tard. Alors seulement, ils s'en retournèrent à leur voiture.

Etait-ce un hasard ? Le véhicule banalisé suivit l'autocar au départ de la gare routière. Ils empruntèrent le Boulevard de la Gare jusqu'en haut de la falaise. Arrivés place de l'Amiral de Jobourg, les policiers se séparèrent de l'autocar, se rendant au commissariat. Le transport en commun prit le Boulevard Robert Le Fort et se dirigea, en prenant par l'intérieur des terres, vers Saint-Alban et, au-delà, Criquebourg.

Les liens du sang

2

Selon ce que ses parents lui avaient dit, le chemin douanier suivait la côte sur la totalité de sa longueur, de la frontière Nord à la frontière Sud. Lucie Encaux se moquait bien qu'il soit aussi long. Ce qui importait, c'était qu'il ne passe pas très loin de chez elle et permette de se promener en haut des falaises en suivant la mer.

Comme c'était un chemin douanier, personne ne pouvait y poser de barrière, même si, théoriquement, le chemin appartenait aux propriétaires des terrains avoisinants. Du coup, c'était aussi devenu un chemin de randonnée aménagé pour les promeneurs.

Dans la région, la falaise ne cédait pas beaucoup face aux flots déchaînés, la mer avait même plutôt tendance à reculer en accumulant toujours plus de galets ou de sable sur la côte. Mais, à une centaine de kilomètres, la falaise reculait de plusieurs mètres par an et un village entier était en train d'être évacué. Il aurait disparu entièrement dans les eaux d'ici un siècle. Le sauver aurait nécessité de gros travaux et cela ne valait pas la peine, avait-on décidé en haut lieu. Ce n'était qu'une petite station balnéaire du dix-neuvième siècle tombée en désuétude et déjà largement abandonnée.

Ici, près de Criquebourg, la place pour marcher tranquillement était assez large sur le chemin douanier.

Les liens du sang

Les promeneurs et les randonneurs pouvaient se croiser aisément. Il fallait juste faire attention aux barbelés, côté terre. Lorsque le terrain était un bois, le propriétaire ne tenait pas à ce que des promeneurs viennent camper, chaparder ou braconner. Et puis, quand c'était un champ, il fallait à la fois protéger les cultures ou les vaches qu'empêcher ces foutus bestioles d'aller voir le bord de la falaise de trop près. Il arrivait que la barrière tombe. Et alors, parfois, une vache descendait un peu vite deux cents mètres plus bas.

Lucie Encaux revenait à peine de vacances en famille, avec ses parents. Ils étaient allés aux Etats-Unis faire un road-trip en Nouvelle Angleterre. A Salem, son père avait juste dit : « l'endroit a bien changé depuis le temps de ma jeunesse. » Il avait écrasé une petite larme, sans doute de nostalgie. Sa mère l'avait réconforté et la famille était repartie rapidement, sans visiter le musée des sorcières. Quand Lucie avait protesté, sa mère lui avait juste dit : « non » avant de chercher une justification comme quoi ils étaient en retard ou quelque chose comme ça. Et Lucie savait que quand sa mère disait « non » sur ce ton, il ne fallait pas insister.

Si le voyage avait été extraordinaire, revenir ici avait toujours cet avantage : pouvoir s'installer sur une souche d'arbre, sur ce petit promontoire, et regarder la mer. Cela lui permettait d'oublier qu'elle aimerait bien trouver le moyen de se faire un mec. A plus de quinze

Les liens du sang

ans, c'est normal, non ? Depuis quelques années, elle avait bien senti son corps changer, ses seins pousser. Elle n'avait pas envie d'avoir une histoire d'amour. Non, juste voir ce que ça faisait de sentir un bout de chair dur lui entrer dans les entrailles, de coller ses lèvres sur celles d'un homme et de sentir son souffle chaud sur son cou. C'était une préoccupation scientifique.

D'après les vidéos qu'elle avait vues, cela avait l'air de faire du bien. Et puis, c'était lassant de se caresser le pubis et un peu plus bas, seule, dans son lit, le soir avant de dormir, en faisant attention de ne pas faire de bruit. Au lycée, dans sa classe, certaines s'étaient vantées de ne plus être pucelles depuis l'été dernier. Elles s'affichaient avec des mecs, les tenant par la main ou les embrassant. L'été était une bonne période pour ça, selon certaines.

Alors, en regardant la mer, Lucie Encaux se demandait comment elle devait faire. A priori, les garçons avaient l'air plutôt d'accord en général. Surtout que plusieurs lui avaient fait des compliments sur ses cheveux blonds, sa poitrine, ses fesses... Mais, franchement, ces machins aux cheveux gras et à la gueule pleine d'acné ne lui faisaient pas vraiment envie. Pour la science, en fermant les yeux...

Tout d'un coup, elle vit arriver en courant à sa rencontre Amélie Lorcher et, un peu plus loin, Laure Brévedent. Enrobée, la petite brune était toujours moins

Les liens du sang

sportive que la frêle rouquine qui ne tenait pas en place et, bien qu'ayant le même âge que les deux autres filles, qui semblait encore en enfance.

« Salut, Lucie ! Tu es revenue des Etats-Unis ? »

« Salut Amélie. Ben oui. »

« Salut, Lucie... » ajouta en soufflant comme un phoque Laure.

« Salut, Laure. »

« Bon, tu nous racontes ? »

« Je vous montrerai mes photos à la maison. En gros, nous avons été à New York, Boston, Niagara, Washington et quelques autres villes. C'est moi qui ait insisté. Mon père semblait avoir peur. Pourtant, ce n'était pas l'ouest sauvage... »

« L'ouest sauvage ! Il n'y a plus d'indiens sur le sentier de la guerre, non ? » sourit Amélie.

« Non, je ne crois pas. »

« Tu as vu qu'il y a une nouvelle famille au village ? » changea soudain de sujet Laure.

« Non. Où ça ? »

« Ils se sont installés dans la maison de la vieille Charlotte, route de la valleuse. Il paraît qu'il y a une fille de notre âge qui ira au même lycée que nous, à Saint-Alban. »

« Vous ne l'avez pas vue ? »

« Non, on nous a dit qu'elle allait arriver par le car aujourd'hui. Elle était en colonie de vacances. Ses

Les liens du sang

parents ont emménagé sans l'avoir dans les pattes, en fait. C'est ce que sa mère a dit à la boulangère. »

« Et comment ils s'appellent ? »

« Colboque, Colbosse ou quelque chose comme ça. Le père travaille dans une société d'ingénierie à Morbourg et la mère est professeur de physique-chimie mais elle travaille pour les élèves malades qui apprennent par correspondance ou par Internet. Nous ne l'aurons pas à Saint-Alban. »

« Décidément, vous n'avez pas perdu de temps. »

« Criquebourg est un petit village. Et ils sont sur la route de la vailleuse, en plein centre, à côté des commerces, de la mairie et de l'église, par là où la ville haute est reliée au port. Ils ne sont pas passés inaperçus. »

Les adolescentes furent interrompues par un vrombissement de moteurs. De là où elles étaient, ils voyaient d'un côté la mer et de l'autre le Manoir Hanté. Cette vieille demeure était restée plus ou moins dans l'aspect extérieur qu'elle avait lors de sa construction, au dix-neuvième siècle, quand les grands bourgeois, les armateurs et les capitaines d'industrie de Morbourg, se faisaient construire des maisons de campagne dans la région. La plupart de ces vieilles maisons étaient maintenant habitées par des familles un peu aisées comme celles des trois adolescentes. Mais pas celle que tout le monde, au village, appelait le Manoir Hanté.

Les liens du sang

Cette maison là n'était pas habitée à l'année, juste louée pour des vacanciers ou pour des mariages. Il était facile de dresser de grandes tentes dans la cour et il y avait de la place pour garer de nombreuses voitures dans les anciennes écuries. Le propriétaire, qui habitait la capitale, y venait aussi de temps en temps.

Le manoir était plus ou moins au milieu des bois, à une cinquantaine de mètres du chemin douanier. Les arbres étaient régulièrement élagués à cet endroit, et le sous-bois bien entretenu, afin de ne pas couper la vue sur la mer que l'on pouvait avoir depuis la demeure. Du coup, les trois adolescentes voyaient bien le chemin privé reliant la cour du manoir à la grande route. Et quatre voitures arrivèrent en se suivant.

Amélie s'exclama soudain : « bon sang, il y a une Bentley en premier suivie de trois Porsche. C'est du beau monde. »

« T'es sûre ? » s'étonna Laure.

« Tu sais bien qu'elle a tous les livres possibles sur les voitures... » conclut Lucie.

Les trois filles s'en retournèrent en courant vers le village. Il fallait y apporter la nouvelle des nouveaux occupants du Manoir Hanté.

Les liens du sang

3

Le car s'arrêta sur la place centrale de Criquebourg. L'arrêt ne durait que quelques minutes avant que le voyage ne se poursuive vers d'autres villages plus éloignés encore de Morbourg.

Nicole Colbosc attendait devant la porte du car. Quand sa fille descendit, elle lui sourit, l'embrassa sans excès et l'emmena avec elle en lui prenant son sac de voyage, parlant de banalités. On aurait crû qu'elles s'étaient encore téléphonées la veille. D'instinct, Carole comprit ce que faisait sa mère et elle joua le jeu.

Elles traversèrent la route et entrèrent rapidement dans une petite maison qui avait dû être une maison de pêcheur. Faite de briques comme la plupart des autres dans la rue, son toit d'ardoises, typique de la région, était conçu pour résister aux violents vents de la mer autant qu'aux pluies abondantes. La maison comprenait plusieurs pièces au rez-de-chaussée, comme la cuisine et le salon. Mais les chambres étaient à l'unique étage.

Quand la porte fut refermée, Nicole s'autorisa enfin à prendre sa fille à pleins bras. Carole fit de même. Pas un mot ne fut nécessaire à ce moment là. Les discours viendraient plus tard. Le père, Romain Colbosc, les rejoignit pour prendre les deux femmes de

Les liens du sang

sa vie dans ses vastes bras. Il portait encore en mains un tournevis et un marteau.

« Tu veux un café ? » demanda soudain Romain.

« Un vrai ? Oh, oui, Papa. Si tu savais comme ça m'a manqué. »

Le père disparut dans la cuisine. On entendit le percolateur s'activer. Nicole prit les mains de sa fille et la regarda dans les yeux.

« Carole, il faut que les choses soient claires entre nous. Nous ne parlerons plus de ce que tu as fait après quelques petites choses qu'il faut que nous réglions. Mais cela implique que nous puissions te faire confiance. Pouvons-nous, désormais, te faire confiance ? »

« Oui, Maman. »

Carole avait tenté de faire profil bas. Mais, sans doute, un certain énervement avait dû transparaître. Sa mère hésita un court instant. Puis elle reprit comme si sa fille était redevenue une gentille fille, sa gentille petite fille. Comme si elle n'avait jamais cessé de l'être.

« Bien. Je vais donc t'expliquer exactement comment nous avons préparé notre nouvelle vie pour que tout reparte sur de nouvelles bases. Tu as bien entendu ? Nouvelle vie. Nouvelles bases. »

« Oui, Maman. »

« Cette maison est la seule que nous avons pu trouver aussi vite. Pour l'instant, nous sommes locataires

Les liens du sang

car la succession n'est pas tout à fait réglée. Mais nous avons déjà signé un compromis d'achat. Pour tout le monde, ici, c'est la maison de la vieille Charlotte. Celle-ci était apparemment assez acariâtre, une veuve de marin je crois. Nous avons expliqué que nous t'avions envoyée en colonie de vacances pour que l'on puisse faire le déménagement tranquille. Nous sommes venus ici pour nous éloigner de la grande ville, être au calme. Tu as bien compris ? »

« Elle était où, la colonie de vacances où j'étais ? »

« Euh... Je n'ai pas précisé. Prenons quelque chose de simple que tu connais. Bleubery, ça te va ? Nous y étions en vacances l'an dernier, comme ça tu t'en souviendras bien. »

« Oui, ça ira. Mais comment allez-vous faire, Papa et toi, pour votre travail ? »

« Ton père ira à Morbourg tous les jours en voiture. Ce n'est pas si loin. Quant à moi, je ne travaille plus en lycée mais ici, par Internet essentiellement. Je vais m'occuper des cours par correspondance. Des handicapés physiques, des malades, des prisonniers... Mes élèves ne seront simplement plus les mêmes. La mutation a été finalement assez facile à obtenir. »

« Je... »

« Oui ? » demanda Romain qui revenait de la cuisine avec un café en main.

Les liens du sang

« Merci. Merci tellement. »

Carole prit sa mère dans ses bras. Enfin, elle s'autorisa à pleurer. Après, après seulement, elle but son café. Elle en savoura la moindre goutte comme si c'était un nectar plus précieux que l'or. Elle rit. Elle pleura.

Nicole accompagna sa fille à l'étage. Celle-ci avait emmené son sac et le posa sur le sol.

« Voici ta chambre. Elle a vue sur la mer, là-bas, par dessus les toits des maisons plus basses que la nôtre parce que la rue descend jusqu'au port. »

Il y avait son lit, ses meubles. Elle retrouvait presque sa chambre de Morbourg même si ça sentait la peinture neuve. Des cartons de déménagement étaient empilés dans un coin. Sauf un, un peu à l'écart, un petit carton différent des autres.

« Tu vas ranger tes affaires toi-même. Je te laisserai tout déballer. Mais avant tout... »

Nicole regardait le petit carton. Carole comprit et alla l'ouvrir. Elle eut un mouvement de recul et poussa un petit cri.

« Tu l'avais bien caché. Nous l'avons trouvé en démontant ton armoire. Les flics ne l'avaient pas repéré, heureusement. En bas, il y a une cheminée. Tu vas tout brûler, devant nous, et, ensuite, nous n'en parlerons plus. Ton père enterrera les restes dans le jardinet, derrière. »

Les liens du sang

4

Hugues Solent de Tourmentin attendait sur le seuil du manoir, en haut des marches de l'escalier d'honneur. Habituellement, il était plutôt fier de son Audi 4x4 garée à côté des anciennes écuries. Mais voir arriver une Bentley et trois Porsche le chagrinait un peu. Il n'y avait qu'une seule personne dans chaque voiture. Un homme à chaque fois.

De la Bentley, arrivée en tête, sortit un homme d'une bonne cinquantaine d'années, aux cheveux blancs et au port altier. De toute évidence, il était habitué à être obéi. Il se dirigea vers Hugues Solent de Tourmentin sans hésiter ni attendre ses compagnons.

Des deux premières Porsche sortirent deux hommes à peu près du même âge, une quarantaine d'années, d'une classe certaine, Yves Berteau et Laurent Ourville. Du cabriolet, par contre, débarqua un trentenaire, une sorte de jeune loup aux dents très longues, Arnaud Héricourt.

L'homme le plus âgé retira ses gants de conduite et tendit sa main droite en se présentant. Hugues de Taillevent lui serra en s'inclinant légèrement.

« Je suis Alban Valmont, c'est moi qui vous ai loué cette demeure pour la semaine. »

Les liens du sang

« Enchanté de vous connaître. Je suis le vicomte Hugues Solent de Tourmentin. J'ai le plaisir de vous accueillir dans la maison de campagne de mes aïeux. Notre demeure familiale est un peu plus loin dans les terres mais j'habite désormais dans la capitale. Vous venez également de là-bas, je crois ? »

« En effet. »

« Et mesdames vos épouses ? »

« Elles sont parties de leur côté. Ici, nous sommes entre hommes. Pour un petit tournoi de bridge et de poker, nous sommes mieux sans nos femmes respectives, n'est-ce pas ? »

« Je vous comprends. Essayez malgré tout de visiter les environs. La promenade sur la falaise est très agréable. Vous avez une porte privée dans les barbelés, un peu à gauche quand vous regardez la mer, dans la partie sombre des bois. C'est discret et pratique. »

« Merci. Nous n'y manquerons pas. »

Durant la visite, Hugues Solent de Tourmentin insista beaucoup sur le salon, un endroit idéal pour un tournoi de cartes. Il y avait même une table dédiée. Les quatre hommes écoutèrent poliment. Mais le propriétaire n'omit pas de faire visiter la grande cave en partie hors-sol sous toute la surface de la demeure, la cuisine, les chambres et le grenier.

Les liens du sang

5

Au loin, l'océan s'abîmait derrière l'horizon. Bientôt, le soleil y disparaîtrait également. Il n'était pas si extraordinaire, songeait Carole, que, jadis, les hommes croyaient que la Terre était plate et que l'océan tombait peut-être de ses bords ou que le soleil passait dans les enfers avant de renaître le matin. La jeune fille avait trouvé une souche, sur le chemin douanier, pour s'asseoir et regarder l'océan.

Elle avait commencé à faire le tour de son nouvel environnement. D'abord, le tour du village. Ca, ça avait été rapide. Elle était descendue au port, avait vu les derniers bateaux de pêche. Puis un rapide tour du quartier en haut de la rue principale où elle habitait. La plaque indiquait « rue de la vailleuse » mais tout le monde semblait dire « route de la vailleuse », sans doute l'ancien nom, à l'époque où elle n'était pas goudronnée.

Enfin Carole avait trouvé le chemin douanier. Par prudence, n'ayant pas de véritable idée des distances et soucieuse de ne pas déjà défier son interdiction de séjour à Morbourg, ou simplement par superstition, elle avait choisi la branche qui s'éloignait de la grande ville. L'autre devait aller d'abord à Saint-Alban, de toutes les façons, avant d'atteindre Morbourg.

Les liens du sang

Avant de s'asseoir, Carole avait vu une grande demeure derrière les barbelés et un sous-bois bien entretenu. Ce manoir ne semblait pas avoir été rénové et modifié, contrairement aux autres que l'on trouvait sur la côte, à la limite de la ville haute et de la falaise. Cette maison là était un peu éloignée, il est vrai. Quatre voitures de luxe étaient garées dans la cour. Cela mit mal à l'aise Carole.

Mais qu'importe. Elle avait une nouvelle vie dans un nouveau lieu. Et elle regardait l'océan. Cela, elle le gardait : la capacité à voir la mer à chaque fois qu'elle le voudrait. Ce serait même plus près qu'avec son ancien domicile. Quitter Morbourg avait donc tout de même quelques avantages.

Soudain, Carole eut le sentiment étrange d'être surveillée. Comme une présence. D'où elle venait, elle avait ce sentiment en général avant qu'elle n'entende, derrière la porte, se rabattre le volet sur l'œillet du judas pointant dans sa cellule. Mais ici, il n'y avait pas de judas, pas de gardien.

Elle se retourna et fit face à trois jeunes filles d'à peu près son âge même si la rouquine semblait nettement plus jeune avec sa poitrine plate et ses traits enfantins. Elle rigolait et bougeait sans cesse. La brune un peu enrobée dévisageait Carole tout en jetant des coups d'œil à la grande blonde, requérant visiblement des instructions. La grande blonde semblait donc être la

Les liens du sang

chef. Une jolie fille, sans aucun doute. Elle devait faire des ravages au lycée. Carole nota d'éviter d'être sa rivale en draguant les mecs. Même si certains préfèrent les brunes un peu plantureuses comme elle.

« Salut » dit Carole en souriant.

« Salut » répondit la blonde.

« Hello » continua joyeusement la rouquine.

« Bonjour » fit la brune, hésitante.

« Je m'appelle Lucie, Lucie Encaux. J'habite une maison sur la côte, pas très loin d'ici, à l'entrée du village et du chemin douanier. Nous venons souvent ici. Tu es la nouvelle qui habite chez la vieille Charlotte, c'est ça ? »

« Oui. Je m'appelle Carole Colbosc. Mes parents viennent de s'installer au village. »

Les deux autres filles se présentèrent : d'abord la rouquine, Amélie Lorcher, puis la brunette, Laure Brévedent. Les trois arrivantes s'assirent aux côtés de Carole.

« Tu vas aller au lycée de Saint-Alban, comme nous ? Nous allons entrer en première scientifique. » demanda Lucie.

« Oui. Moi, je vais redoubler en première scientifique. L'an dernier, j'étais en littéraire et ça s'est mal passé. Ma mère avait raison : les sciences, c'est plus mon truc même si je n'aime pas trop les mathématiques. »

Les liens du sang

« Je te comprends » soupira Laure Brévedent. Elle expliqua comment elle avait failli devoir redoubler ou partir en section technologique. Mais ses parents lui avait payé des cours supplémentaires et ses notes s'étaient suffisamment redressées pour que les professeurs acceptent qu'elle suive ses amies. Amélie, souvent la première de sa classe quelque soit la matière, n'avait pas eu ces difficultés.

Le soleil approchait de l'horizon.

« Il est temps de rentrer » décida Lucie.

Alors les quatre filles se levèrent et repartirent pour Criquebourg, l'une derrière l'autre. En arrivant à Criquebourg, ils passèrent devant une grande maison de pierre, un manoir ancien modernisé de deux étages ayant vue sur la mer. Le toit d'ardoises semblait avoir été refait récemment. Et une grande véranda arrivait presque jusqu'au chemin douanier. Une galerie couverte, fermée par des baies vitrées, avec un toit de chaume, reliait le bâtiment principal aux anciennes écuries, de toute évidence transformées en garage. Lucie prit congé des autres filles.

« Je vous laisse. Ravie d'avoir fait ta connaissance, Carole. C'est ici que j'habite. »

Les liens du sang

6

Dans la grande cave en pierres nues et au sol bétonné, bien aérée par ses nombreux soupiraux aux petites fenêtres peu étanches, Yves Bertheau et Laurent Ourville continuaient d'étaler une grande bâche en plastique blanc. Alban Valmont, pour sa part, fixait les grandes pièces de bois que lui apportait le plus jeune et vigoureux de la bande, Arnaud Héricourt. Celui-ci faisait la navette avec le coffre de la Bentley, suffisamment vaste pour contenir tout le matériel.

La cave fut bientôt équipée comme les quatre hommes le souhaitaient. La grande bâche protégeait le sol de façon étanche. Elle était bien étalée pour que nul ne se prenne les pieds dans un repli en marchant dessus. Au centre, il y avait une table rectangulaire d'environ un mètre de grand côté. Les pieds s'écartaient en approchant du sol afin de garantir une parfaite stabilité. Et, aux quatre coins, des poutrelles de presque un mètre de long étaient fixées horizontalement. Chaque poutrelle était munie d'un pied assurant sa stabilité et de trois bracelets de cuir ouverts sur sa face supérieure.

A côté, une petite table à roulettes, comme une desserte, comprenait une sacoche souple. Alban Valmont l'ouvrit et la déroula, révélant qu'elle n'était qu'un long rouleau de cuir doublé de velours noir sur sa

Les liens du sang

face interne. Dans le velours était fixé un grand élastique dans lequel étaient ménagés des emplacements pour contenir une série d'instruments médicaux : des bistouris et diverses pinces.

Souriant, Alban Valmont admirait leur œuvre, en regardant les moindres détails, les poings posés sur les hanches et en hochant la tête. Yves Bertheau, Laurent Ourville et Arnaud Héricourt vinrent se placer derrière lui. Ils attendaient le jugement du doyen. Comme celui-ci tardait à venir, Arnaud Héricourt prit la parole.

« Vénérable, tout est prêt. »

« Tu as raison, Arnaud. Tout est prêt. Il ne nous manque plus qu'un petit détail mais nous l'aurons rapidement. Je l'ai vue se promener près du portail donnant sur la falaise. Elle reviendra sans doute demain pour aller plus loin. C'est l'été, après tout, et elle doit avoir besoin de se dégourdir les jambes. Nos amis de *Chair et Feu* ne nous en voudront pas. Allons porter un toast à ce nouvel atelier de notre loge *Sang et Jeunesse Eternelle*. Le Rite Aztèque Rectifié sera sans doute célébré dès demain. D'ici là, gentlemen, je vous propose de nous préparer un bon dîner. »

Les quatre hommes remontèrent alors par l'escalier de pierre, quittant la cave.

Les liens du sang

7

Rien n'avait été convenu avec les trois autres filles. Mais c'était l'été, il était clair que tout le monde sortait dehors à la moindre occasion. Au repas du soir, Carole avait décrit par le menu ses trois amies, en donnant leurs noms. Ses parents avaient trouvé les adresses des trois filles dans l'annuaire téléphonique, fait une rapide recherche sur les familles par Internet. Des gens bien sous tous rapports *a priori*. Le père de Lucie, Franck Encaux, dirigeait une société d'import-export à Morbourg tandis que sa mère Ermeline semblait être une écrivain et une peintre avec une certaine cote auprès des amateurs. Carole avait donc pu ressortir sans difficulté le lendemain. Le matin, elle avait fait le tour du port avec plus de détail que la veille. Elle avait pu observer les mouettes poursuivant les bateaux de pêche d'où l'on jetait des déchets de poisson.

Un garçon, sans doute un peu plus âgé qu'elle, l'avait croisée plusieurs fois. Elle l'avait reconnu facilement, à cause de sa chemise rouge. Croiser deux, ou même trois fois, quelqu'un dans un tel petit village, ce n'était pas si extraordinaire, mais Carole sentit que c'était plus que le hasard.

Surtout, le garçon la regardait avec insistance. Quand elle s'était retournée, le porteur de chemise rouge

Les liens du sang

semblait observer attentivement son postérieur de fille plutôt bien faite. Carole fut soudain un peu mal à l'aise alors qu'elle pensait qu'un petit village comme celui-là serait exempt de jeunes détraqués de ce genre.

Après le repas du midi, Carole avait repris le chemin douanier. La veille, elle s'était arrêtée devant ce que les gens du village appelait le Manoir Hanté. C'était un endroit agréable pour regarder la mer.

Elle y retrouva les trois autres filles de la veille.

« Salut, Carole » dirent chacune leur tour les filles.

« Oh, merde, voilà Régis, le fils du chef de la brigade de gendarmerie » s'exclama soudain Laure Brévedent.

En se retournant, Carole vit apparaître, au tournant du chemin, le garçon à la chemise rouge. Il la regarda avec concupiscence. Mais il porta sur les trois autres filles plutôt une expression de dégoût. Il marqua une pause en apercevant les quatre filles ensemble. Il sembla hésiter un court instant. Puis il s'approcha et s'adressa visiblement à Lucie Encaux en désignant Carole d'un coup de menton.

« Ben alors, la Vierge Guerrière, on fréquente la putain venue de la ville ? »

Chacune des quatre filles ne répondit d'abord que par une bouche bée. Mais Carole rougit. Puis elle administra une gifle sonore sur la joue du nouveau venu.

Les liens du sang

Le garçon ne s'attendait visiblement pas à ça. Surpris, il ne para pas le coup. Par réflexe, il porta sa main sur la joue douloureuse. Ses yeux vrillèrent Carole.

« Toi, la putain, t'aurais pas dû faire ça. »

Il attrapa les poignets de Carole tout en lui faisant un croc-en-jambe. La jeune fille poussa un cri mais, en moins d'une seconde, elle se retrouva au sol recouverte par le garçon qui, d'une main, lui bloquait les bras et, de l'autre, commençait à lui caresser la poitrine.

« Alors, putain, tu aimes quand je te touche comme ça ? T'aimes ça, hein ? Et, tu vas voir, je vais te la mettre bien profond et, là, tu ne pourras pas te retenir de jouir comme une putain que t'es. »

Carole avait beau se débattre, elle ne parvenait pas à se libérer. Mais, la stupeur passée, les trois autres filles s'étaient liguées pour tenter d'écartier l'agresseur, en le tirant par les épaules. Elles n'eurent pas le temps de trouver un moyen efficace.

Venus d'on ne sait où, quatre hommes étaient là, encerclant avec calme le groupe d'adolescents. Régis s'était arrêté de caresser la fille qu'il tenait à sa merci. Le plus âgé des arrivants sourit en regardant Carole.

« Eh bien, Mademoiselle Colbosc, vous avez décidément le don de vous mettre dans des situations déplaisantes. »

Il adressa un coup de menton au plus jeune des quatre, visiblement la confirmation d'un ordre déjà

Les liens du sang

donné. Le subalterne sortit de derrière son dos une matraque et en asséna un coup violent sur le crâne du garçon à la chemise rouge. Celui-ci perdit aussitôt connaissance. Un peu de sang apparut à l'arrière de la tête et aussi par le nez.

Carole put enfin se dégager. Le garçon à la chemise rouge reposa soudain, inerte et blessé, mort peut-être, la face dirigée vers le soleil, les yeux grands ouverts.

« De toute évidence, ce garçon a glissé du haut de la falaise et s'est tué en tombant » expliqua l'homme le plus âgé, qui semblait être le chef.

Celui qui l'avait déjà frappé avec la matraque se pencha et le prit par les épaules. Il le releva et, quand il fut presque debout, le traîna et le fit basculer la tête la première par delà le bord de la falaise.

Les filles n'eurent pas le temps de crier. Chaque homme usa d'une matraque et, dans des gestes coordonnés, les assommèrent toutes. Puis l'homme le plus âgé se pencha sur chacune en appliquant sous chaque nez un tampon de coton qu'il imbibait préalablement à l'aide du contenu d'une petite bouteille de verre.

« Bon, on en prend chacun une et on disparaît par là où on est venu, la porte au travers des barbelés dans le sous-bois » conclut le chef de la bande.

Les liens du sang

8

Carole fut réveillée par un cri strident, un cri de petite fille en détresse. Elle redressa la tête, lourde comme après un lendemain de cuite. C'était Amélie Lorcher qui avait crié. La petite rousse était assise contre un mur, les yeux exorbités d'horreur, tandis que l'un des hommes était en train de lui écarter les grandes lèvres avec les doigts.

« Celle-ci aussi est vierge, bien entendu » diagnostiqua-t-il.

Maintenant qu'elle était réveillée, Carole commença à regarder où elle était. Les quatre adolescentes étaient assises l'une à côté de l'autre, le dos contre un mur de pierre, les mains attachées dans le dos, les pieds liés par des chaînes. Surtout, elles étaient nues.

Face à elles, les quatre hommes qu'elles avaient rencontrés sur la falaise. L'un d'eux était à genoux et venait visiblement d'examiner les trois filles autochtones. Les trois autres -dont le plus âgé qui semblait être le chef- étaient debout et faisaient cercle autour des filles. Sur la falaise, leur tenue était classique, du genre sportswear de haut de gamme. Mais, ici, ils revêtaient une sorte d'aube blanche sans aucun signe distinctif. Ils étaient pieds nus et semblaient même ne rien porter sous leur aube.

Les liens du sang

« Parfait » déclara le chef.

Sans doute également à cause du cri strident d'Amélie, Lucie et Laure s'étaient réveillées. Elles avaient eu, chacune leur tour, leur petit cri d'horreur. Les trois filles autochtones tentaient de se libérer les mains en gigotant. Carole, elle, avait tenté d'écarter ses mains une seule fois avant de reconnaître la morsure caractéristique des menottes sur ses poignets. Inutile de se faire mal. Elle regarda autour d'elle et constata qu'elle était dans une grande cave entièrement recouverte d'une bâche de plastique blanche. Dans un coin, on voyait une pile de vêtements. Elle reconnut ceux portés par la bande de filles. On les avait déshabillées ici même et on avait jeté les vêtements comme des épiluchures.

« Je crois que toutes nos invitées sont réveillées » déclara l'un des hommes debout.

Le chef confirma : « en effet. Mesdemoiselles, il est inutile de vous agiter. Vous vous feriez mal tout à fait inutilement. Vous êtes menottées et vos chevilles sont également entravées par des chaînes d'acier. Par ailleurs, l'endroit où vous vous trouvez est isolé au milieu d'une vaste propriété. Crier est donc tout à fait inutile. Mais nous casser les oreilles pourrait nous mettre de mauvaise humeur. Bien entendu, en admettant que vous arriviez à vous libérer, la seule porte est solide et fermée à clé. Nous aurions largement le temps de vous rattraper et de vous faire regretter votre exploit. »

Les liens du sang

L'homme qui était à genoux se releva. Les quatre hommes faisaient donc désormais face aux quatre jeunes filles. Celles-ci ne se débattaient plus, ayant admis l'inutilité de la chose. Mais elles regardaient, hagardes, haletantes et les yeux humides, leurs tortionnaires. La plus calme, peut-être la plus désespérée, était Carole.

Le chef reprit la parole.

« Messieurs, nous commencerons évidemment par les vierges et nous terminerons donc par Carole Colbosc. Pour le deuxième rituel, puisque nous avons pléthore, nous pourrions disposer chacun d'une vierge, dans l'ordre de notre ancienneté, à l'exception du plus jeune d'entre nous qui devra se contenter d'une non-vierge. Mais, déjà, c'est pour le moins une agréable surprise puisque nous pensions ne disposer que de la non-vierge. Les trois vierges constituent donc un bonus tout à fait appréciable et une excellente opportunité. »

« Oui, Vénérable » répondirent les trois autres hommes.

« Comme je suis le plus ancien et le Vénérable de cette loge, je vais choisir, pour commencer, la blonde. »

Lucie Encaux n'eut pas le temps de réaliser ce qui lui arrivait. Les quatre hommes s'étaient emparés d'elle, chacun la prenant par un membre, qui une épaule et un bras, qui une jambe. Elle tenta de se débattre. Elle hurla des « non, laissez-moi ».

Les liens du sang

Bientôt, elle fut installée sur une sorte de table comprenant des poutrelles à chacun de ses coins. Un collier de cuir fixé sur la table fut passé autour du cou de la jeune fille puis une courroie similaire au niveau du bassin. L'homme le plus âgé, qui avait été désigné sous le terme de Vénérable, prit un trousseau de clés. Il détacha les jambes qu'un de ses acolytes immobilisa tandis qu'il lia celles-ci, écartées, à chacune des deux poutrelles appropriées à l'aide de trois colliers de cuir répartis sur la longueur du membre. Les bras furent traités de la même façon.

Contre le mur, les trois filles restantes étaient tétanisées d'horreur en regardant la scène. Elles n'osaient plus crier, pleurer ou même s'agiter.

Le Vénérable caressa les poils pubiens puis la poitrine de Lucie Encaux. Il commenta simplement : « jolie fille, pas de doute. Nous avons vraiment de la chance. Surtout moi. »

La table bougea, se soulevant et retombant sur le sol avec un bruit sourd.

« Eh bien, être ainsi capable de bouger l'autel alors qu'on est lié, quelle énergie ! » plaisanta l'un des autres hommes.

Mais Carole avait bien vu que *tous* les pieds s'étaient soulevés en même temps. Quand on s'agite, on ne peut que faire basculer un meuble auquel on est attaché, une chaise par exemple. On prend appuie sur un

Les liens du sang

côté pour soulever un autre. On ne peut pas ainsi soulever entièrement le meuble d'un bloc. Le phénomène se produisit pourtant une deuxième fois devant ses yeux. Les hommes n'avaient rien remarqué, obnubilés par la vision de Lucie Encaux nue.

« En place, messieurs » ordonna le Vénérable.

Chaque homme se plaça à une extrémité, près d'une main ou d'un pied. Le Vénérable se retourna pour se saisir de quatre bistouris. Il en fit la distribution, en gardant un pour lui-même, et reprit sa place.

Au signal du Vénérable, les quatre hommes s'agenouillèrent. Le Vénérable prononça alors des paroles rituelles qui étaient répétées par les trois autres.

« Par le Sang et par la Vie. Que le sang de cette créature nous donne la Vie ! »

Lucie Encaux hurla, désespérée : « non, ne faites pas ça, je vous en prie. Non ! »

Les quatre bistouris se plantèrent en même temps dans les poignets et les chevilles de la jeune fille. Du sang gicla. Quatre bouches d'hommes se posèrent sur les quatre plaies et burent goulûment.

« Oh, mon dieu » susurra Amélie Lorcher.

Combien de temps les lèvres des quatre hommes restèrent-elles collées aux plaies aux membres de Lucie Encaux ? Une éternité pour les jeunes filles. Quelques brefs instants plus probablement.

Les liens du sang

Lucie Encaux cria un puissant « non ! » qui retentit dans toute la cave. L'autel se souleva de près d'un mètre du sol, horizontalement, avant de retomber, produisant un son sourd accompagné du craquement du bois de plusieurs pieds. Toujours à genoux, les quatre hommes s'étaient reculés, soudain en proie à une peur si violente qu'elle irradiait dans tous les traits de leurs visages.

Puis, ensemble, ils poussèrent un petit cri et s'effondrèrent. Ils avaient perdu connaissance. Leurs corps étaient juste là, allongés n'importe comment autour de l'autel. Plusieurs se tenaient la gorge avec leurs mains.

Lucie Encaux respirait fort. Elle pleurait. Les autres filles l'entendaient. Elles restaient assises, abruties par la scène.

Puis elles entendirent leur amie se parler à elle-même.

« Je dois me concentrer. Je dois me concentrer. »

L'autel se souleva encore et s'effondra sur le sol. Mais il était solide. Il fallut recommencer, encore et encore, pour qu'enfin les pieds cèdent, pour que les poutrelles se brisent, pour qu'il ne reste plus qu'un tas de bois couvert du corps d'une jeune fille blonde qui pleurait.

La suite est en vente sur <http://www.pierrebehel.com>